

PARTIE FRANÇAISE.

L'Étoile de Québec

SAMEDI, 24 AOUT 1878.

AVIS : Vu les retards qui survient toujours à la publication d'un nouveau journal nous ne pouvons présenter à nos lecteurs cette semaine que quatre pages, mais la semaine prochaine nous leurs promettons 8 pages et bien remplies des petites nouvelles de notre bonne ville de Québec.

TRUFFES ET TABAC.

Dans un wagon de première classe du train-express de Dieppe à Paris, se trouvait une dame anglaise, grande, maigre et vieillotte, et un monsieur français avec sa femme et sa petite fille.

Depuis une demi-heure on avait quitté la gare de Dieppe, lorsque le voyageur, voyant la dame étrangère plongée dans la lecture du *Times*, ouvrit doucement le carreau, mit sa tête dehors, et, avec force précautions, il commença à fumer une cigarette. Aussitôt il entendit crier par l'Anglaise :

— Monsieur, monsieur.... Que faites-vous donc ?

— Pardon, madame, je commençais à fumer....

— Aoh ! vous ne pouvez pas fumer...

— Mais, madame, le vent emportera ma fumée, et elle ne vous incommodera pas.

— Vous ne devez pas fumer... Vous devez jeter votre cigarette.

— C'est très-bien madame, fit le Français en jetant sa cigarette, tandis que la dame, rouge de colère, se plongeait de nouveau dans la lecture de son journal.

Le train s'arrêta un quart d'heure à Rouen. L'Anglaise descendit, et après quelques minutes elle revint du buffet chargée d'une bouteille de *pale ale*, d'une tranche de galantine et de plusieurs petits gâteaux. Le train se remit en marche, et l'Anglaise tira de son sac de nuit une serviette, une petite fourchette, un couteau et un verre. Elle dressa le couvert sur les coussins qui étaient en face d'elle. Le Français la laissait faire. Au moment où elle s'apprêtait à entamer sa galantine.

— Que faites-vous, madame, s'il vous plaît ? Ini dit-il d'un ton très-sec.

— Moa !.. Je veux déjeuner....

— Pardon, je puis pas voir manger à côté de moi....

— Mais, monsieur, ça sent très-bon. C'est de la galantine aux truffes....

— Je n'aime pas vos truffes, et ces carrosses ne sont pas faits pour servir de restaurant.. Jetez-moi votre déjeuner par la portière.

L'Anglaise comprit ; elle avait de l'esprit et sauva la situation.

— Monsieur, reprit-elle, d'un ton gracieux, si je vous priais de fumer pour faire partir l'odeur des truffes, accepteriez-vous, monsieur...

— A la bonne heure, riposta le Français en souriant, je crois que nous finirons par nous entendre."

Le monsieur fuma pendant tout le reste du voyage ; et l'Anglaise, après avoir copieusement déjeuné, s'endormit le nez dans son journal. Elle se réveilla à la gare Saint-Lazare, en disant : Dieu ! que ce carrosse sent la froumée !

PLUS MALIN QU'UN BARBIER.

Il y a un mois environ, un brave campagnard de Charlesbourg profitant de son séjour à Québec pour se faire déplumer le menton, entra chez un barbier bien connu de la rue St. Joseph, et le pria de le barbié. Tout en instrumentant, celui-ci remarquant le crâne de son client, un vrai *genou*, lui demanda railleusement s'il ne désire pas se faire friser.

Cette question indiscreète raviva la plaie sensible du campagnard, qui répond d'un ton bourru :

— Au lieu de me narguer sur la stérilité de mon cuir chevelu, vous seriez bien mieux, m'sieur le perruquier, vous qu'êtes un malin, de m'indiquer le moyen de faire repousser mes cheveux.

— Ah ! oui bien, fait le tondeur, il y a des pommandes pour cela.

— Lesquelles ? Vendez-m'en pour cinq sous ; il y en a une, m'a-t-on dit, qui fait revenir les cheveux sur les têtes les plus vieilles, et avec leur couleur naturelle, encore !"

Notre barbier, qui veut s'amuser du bonhomme répond carrément :

— Je la connais, mon père en faisait et m'a laissé la recette ; mais ça coûte cher, et je n'ai pas sous la main ce qu'il faut pour la composer.

— Que faudrait-il donc ? On pourrait voir....

— Il me faudrait la graisse de deux douzaines de belles souris des champs à poil roux.... Si vous voulez me les fournir, je me charge de vous confectionner un cosmétique dont vous me direz des nouvelles. Vous n'aurez qu'à vous graisser la tête en vous couchant, et vous vous réveillerez chevelu comme la comète de l'an XI !"

Le paysan voit bien qu'on se moque de lui, mais il n'en témoigne rien et s'en va en disant :

— Fameux ! je fais mon affaire des bestiaux, vous me ferez l'onguent, et je payerai ce qu'il faudra...."

Effectivement, l'autre jour, notre paysan arrive un sac à la main, dans le laboratoire du chevalier du peigne, en train de râcler le menton d'un de nos amis, tandis que plusieurs autres mentous attendaient leur tour.

— Bonjour, m'sieur le perruquier ; me v'la moi et nos bêtes !

— Comment ! quelles bêtes ?

— Eh ! pardine, les bêtes pour l'onguent qui doit me rendre mes cheveux !

— Vous n'êtes que ça bêtes vous-même ! s'écrie le tondeur. Mais je me suis fiché de vous !

— Ouais ! réplique le paysan, je m'en sis un brin douté, mais j'voulions voir ! Ça fait *zin*, il n'y a pas d'exposition, m'sieur le perruquier ! mais v'la toujours vos bêtes ; excusez si je n'ai pu en trouver de plus petites ; n'en aura que plus de graisse après ! Sauf votre respect la compagnie !"

Et le paysan vidé son sac et défile en fermant soigneusement la porte. Du sac, se sont échappés vingt-quatre rats d'égoût magnifiquement râblés et fort gras. On voit d'ici le tabiau : la barbière qui se trouve mal, les clients qui se réfugient sur les chaises et les tables, ratapouls qui gambadent en geignant, et le barbier qui les pourchasse son son rasoir à la main. Les passants s'arrêtent, croyant à un égorgement intime.

La chasse a duré toute la journée ; le soir la boutique du barbier ressemblait à l'abattoir d'un boucher, et encore y a-t-il quatre rongeurs dont les cadavres manquent à l'appel.

La barbière ne dort plus et se lève la nuit pour explorer les paillasses ; quant au barbier, il a juré ses grand dieux de ne plus chercher à mystifier les paysans de Charlesbourg.

UN VRAI MARI.

Un bonhomme fort riche et d'un âge plus que mûr se trouvait à un grand souper avec sa femme ; quelqu'un vint à raconter des histoires de voleurs, dont il était alors beaucoup question. Aussitôt le vieil époux prit la parole, et dit que le penchant au vol était plus commun qu'on ne le croyait, et qu'il avait des exemples que des jeunes gens qui passaient pour honnêtes et bien nés s'y étaient quelquefois laissés entraîner. A ces mots, madame de... rougit et voulut faire taire son mari ; mais on l'engagea de poursuivre, et sans se faire beaucoup prier, il continua de la sorte : " Depuis quelques années mon appartement est séparé de celui de ma femme. Un soir quelle était au lit, j'allais lui souhaiter une bonne nuit, lorsque j'entendis du bruit dans sa garde-robe ; je prend un flambeau, j'entre, je vois quelqu'un qui se cache derrière une robe pendue au portemanteau ; je la lève, et j'aperçois un jeune homme très-bien mis et de la plus belle physionomie du monde ; je lui demande ce qu'il fait là ; il me répond d'une voix tremblante : " Monsieur, excusez-moi, j'ai honte de vous avouer que mon projet était de dérober un bijou dont vous n'avez pas assez de soin. — Comment ! m'écriai-je, n'êtes-vous pas honteux de faire un si vil métier ? vous mériteriez que je vous fisse prendre. " Mais sa physionomie m'intéressa, je le laissai aller. Vous pensez bien que ma femme était plus morte que vivante de peur. Quelque temps après, me trou-